{BnF

gallica BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE

L'Univers illustré (Paris). 1895/10/12.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

boulangers et des gagne-petit, comme sur le terrain de manœuvre, vendaient aux troupiers la goutte ou du café. Le public, moins comprimé, s'approchait des soldats et surtout des canons qui ont toujours le don de nous passionner.

Deux fourgons des pompes funèbres s'étaient avancés jusqu'au milieu du parvis, et s'y étaient arrêtés. On en retire les diverses pièces qui doivent servir à la construction du catafalque que l'on élève rapidement. Dans ce catafalque, on amène le cercueil. Quatre étudiants, aux angles, montent la garde, leur drapeau dans les mains. Les assistants qui sortent de l'église s'approchent ainsi que la famille, le Président de la République entre le grand-duc Constantin et le prince royal de Grèce, les ministres, les corps constitués et toute cette chamarrure hiérarchique qui redonne au parvis une note d'un pittoresque très vif, dont jouissait le personnel de l'Hôtel-Dieu et jusqu'aux malades en bonnets de coton.

La modestie du savant était grande. C'était répondre à son désir que de refuser les harangues qui, en ces circonstances, sont de mise. M. Poincaré, ministre de l'instruction publique, porta donc la parole pour tous, du haut de la tribune improvisée, faisant face au chef de l'État qui écoutait tête nue.

Son discours est d'une très grande beauté : ému et ferme, net et clair. C'est l'un des éloges les plus remarquables qui aient été faits de l'homme et de l'œuvre.

Les dernières paroles prononcées, le défilé des troupes, admirablement ordonné, commença. Il ne fut pas très long, car les effectifs, à cette date, ne sont pas au complet, mais, de l'avis de tous, il fut brillant. Il était deux heures un quart lorsque le général Saussier, s'approchant de la famille, salua et partit.

Le Président de la République serra la main à M. J.-B. Pasteur et à M. Vallery-Radot prit congé des trois princes et regagna l'Élysée, tandis que le cercueil, accompagné des seuls parents et des intimes, était ramené dans l'église où il sera déposé jusqu'à ce que soit achevé le caveau qui doit le recevoir à l'Institut Pasteur. Les siens ont préféré pour lui au Panthéon, cet asile, « où la science qu'il a servie, la science immortelle et souveraine, transmettra aux âges les plus lointains, l'ineffaçable empreinte de son génie ».

THÉATRES

Théâtre National de l'Opéra-Comique : *La Navarraise*, épisode lyrique en deux actes, de MM. Jules Claretie et H. Cain, musique de Massenet. — **Théâtre National de l'Odéon** : *Les trois Saisons*, comédie en trois actes, en vers, de M. Henri Bernard ; *La Vie*, pièce en trois actes, en prose de M. Thalasso. — **Théâtre du Palais-Royal** : Reprise du *Train de plaisir*, vaudeville en quatre actes, d'Alfred Hennequin et M. A. de Saint-Albin. — **Théâtre des Folies-Dramatiques** : Reprise de *François les bas bleus*, opéra-comique en trois actes, d'Ernest Dubreuil, Humbert, M. Burani, musique de Firmin Bernicat et M. André Messager.

Un très grand succès a accueilli, à l'Opéra-Comique, *la Navarraise*, un saisissant « épisode lyrique » dont le livret a été inspiré à M. Henri Cain par une célèbre nouvelle de M. Jules Claretie et dont la musique est due à l'un des plus justement populaires maîtres de l'École française moderne, M. J. Massenet.

La Navarraise avait déjà été applaudie à Londres, où elle fut créée l'an dernier et dans plusieurs villes de l'étranger. C'est donc une consécration éclatante et triomphale que cette œuvre remarquable doit à M. Carvalho, directeur de notre Opéra-Comique.

Entourée par l'éminent impresario de soins très artistiques, dotée par lui d'une interprétation hors ligne et encadrée dans une mise en scène admirable, *la Navarraise* a littéralement enthousiasmé le public parisien.

Voici le sujet de cet ouvrage, résumé aussi brièvement et fidèlement que possible :

La « Navarraise » est une pauvre fille, seule au monde, qui aime éperdument Jean Araquil, sergent au régiment de Biscaye, se désolant de sa misère qui l'empêche de l'épouser, bien que sa tendresse soit partagée ; car le père d'Araquil, paysan peu sentimental, exige une dot. Comment la gagner jamais ? Or, voici qu'elle entend le général Garrido, qui commande les troupes libérales, promettre une fortune à qui tuerait le chef carliste Zucarraga, son indomptable ennemi.

Ce mot est un trait de lumière pour Anita, qui, dans sa passion, conçoit un plan hardi. Elle hait d'ailleurs Zuccaraga, qui a allumé la guerre civile à la suite de laquelle Araquil a dû prendre les armes. Elle s'introduit dans le camp carliste et poignarde Zucarraga.

Mais l'héroïne n'a pas conquis son bonheur, même au prix d'un meurtre. On apprend à Araquil qu'Anita est allée vers les carlistes : il la soupçonne de trahison et, désespéré, il court à sa recherche, en s'exposant follement au feu de l'ennemi. Il est blessé à mort, Anita devient folle et meurt sur son cadavre.

Sur ce livret, si rapide qu'il en est haletant, dans lequel les scènes tragiques ou tendres se succèdent avec une instantanéité foudroyante, M. Massenet a composé une partition chaude, bruyante, passionnée, colorée où se trouvent fiévreusement condensées toutes les qualités qui caractérisent son incontestable et immense talent.

Les mélodies y abondent, héroïques, tendres, originales, et accompagnées par une orchestration à la fois savante et simple... L'effet en a été énorme.

Le rôle d'Anita a valu une ovation colossale à mademoiselle Calvé qui l'a joué et chanté avec une telle intensité d'expression, une telle émotion communicative, que le public a été littéralement transporté d'enthousiasme.

MM. Bouvet, Jérôme, Mondaud et Belhomme secondent à merveille leur brillante protagoniste.

Quant à l'orchestre de M. Danbé, il est presque superflu de dire qu'il a été superbe d'allure et de délicatesse : le rude et bref prélude, ainsi que le « nocturne » qui sert d'entr'acte ont soulevé d'unanimes applaudissements.

Le succès de *la Navarraise* est un double triomphe pour la musique française : il a été partagé entre l'auteur et les interprètes.

L'Odéon a fait une excellente réouverture avec un spectacle composé de deux pièces dues à de jeunes auteurs d'un réel mérite et de tendances toutes différentes.

Dans *les trois Saisons*, M. Henri Bernard a fait preuve à la fois d'ingéniosité, de grâce littéraire et de délicatesse d'esprit : dans ces trois actes rapides, écrits en vers très finement ciselés, il nous montre le trio composé de Colombine, de Pierrot et d'Arlequin se transformant peu à peu, suivant le cours des ans.

C'est d'abord l'amour pur et rêveur, puis l'amour joyeux et léger ; enfin, l'amour calme et reposé. Paul et Virginie devenant Philémon et Baucis après avoir passé par les fièvres d'Antony et de son Adèle...

Colombine est délicieusement figurée sous les trois aspects d'Agnès, de madame Bovary et de madame Denis par la toute spirituelle mademoiselle Piernold, une jeune soubrette que la Comédie-Française pourrait bien, quelque jour, ravir à l'Odéon. Pierrot est très gentiment personnifié par M. Coste ; Arlequin, c'est M. Duard, dont le talent comique et fin n'est plus à signaler.

Dans *la Vie*, M. Thalasso nous fait assister aux souffrances qui accompagnent les amours coupables.

C'est une comédie de mœurs brutale et d'allure toute moderne, qui a réussi par sa franchise et son intéressante facture.

M. Monteux, un des lauréats des derniers concours du Conservatoire, y a fait un excellent début ; mademoiselle Verteuil y déploie de belles qualités de tragédienne, et mademoiselle Grumbach s'y montre touchante et dramatique dans un rôle de mère, qui rappelle, sans lui ressembler, celui qui lui a valu un si beau succès dans *le Fils naturel*.

Le théâtre du Palais-Royal a repris, cette semaine, avec un succès qui va se traduire par une longue série de fructueuses recettes, le désopilant vaudeville de MM. Hennequin et de Saint-Albin, *le Train de plaisir*.

Les étourdissantes, exhilarantes et très réjouissantes aventures de Cassegrain et de ses compagnons dans leur voyage d'agrément, — ou de « désagrément », — à Monaco, ont fait tordre de rire le public depuis le commencement jusqu'à la fin de la soirée.

Il est juste de dire que l'incomparable troupe comique du Palais-Royal est pour beaucoup dans l'immense succès de cette très amusante pièce.

Dans le rôle de Cassegrain, créé par feu Daubray, M. Maugé a fait un excellent début qui, du premier coup, a fait « adopter » l'excellent artiste par le public si difficile du Palais-Royal. M. Maugé possède un talent original, primesautier, sincère, qui a remporté tous les suffrages.

MM. Milher, Dubosc, Garon, Colombet, Garby, Garandet, etc., sont tous très drôles.

Madame Lavigne est étourdissante de cocasserie et de finesse ; madame Frank-Mel est parfaite ; mesdames Doriel, Mégard, Bussy, Narley, de Mongey, Milo, Cavell et Prat sont toutes aussi charmantes que spirituelles.

Le *Train de plaisir* transportera encore d'innombrables voyageurs vers le pays du rire et de la franche gaieté.

Enfin, les Folies-Dramatiques ont repris, à leur tour, un des plus agréables opéras-comiques de leur ancien répertoire, *François les bas bleus*, dont le livret a de nouveau beaucoup amusé le public et dont la musique, signée de feu Firmin Bernicat et de M. André Messager, est pimpante et gracieuse.

On a applaudi, avec justice, M. Jean Périer le transfuge de l'Opéra-Comique, excellent chanteur et parfait comédien dans le rôle de François ; mademoiselle Pernyn, jolie et spirituelle dans celui de Fanchon ; M. Hittemans, très amusant en vieux marquis gâteux, et mademoiselle Évans, fort agréable dans celui de la vieille baronne énamourée...

Les rondes, couplets, valses et chœurs de la partition ont été appréciés comme il convient par le public des Folies.

FERNAND BOURGEAT.

Nous empruntons à la *Revue de Paris* un très curieux et très attrayant article de M. Maurice Wahl, sur le pape des bonzes. Les détails qu'il renferme sur certaines mœurs qui nous sont inconnues ne manqueront pas d'intéresser au plus haut point nos lecteurs.

CHEZ LE PAPE DES BONZES

On m'a conseillé de voir le pape des bonzes... Pnom-Penh, tout comme la vieille Rome, possède un pape et un roi, — sans compter le Résident supérieur, chef du protectorat.

Le Résident supérieur est en tournée. Le Préa-bat-Somdach Préa-Borom, etc., etc., Roi du Cambodge et Maître des Existences, Sa Gracieuse Majesté Norodom n'est pas très accessible. Ses quatorze fils et ses dix-huit filles légitimes, ses centaines de femmes et les affaires du royaume lui donnent beaucoup d'occupation. Il n'accorde que très difficilement des audiences ; il lui arrive parfois, quand il en accorde, de changer tout à coup d'idée et de manquer au rendez-vous. L'exactitude est la politesse des rois ; mais Norodom comprend autrement que Louis XIV les obligations de la royauté. Pour être sûr d'être reçu, il ne faudrait rien de moins que l'intervention directe du Résident supérieur. En son absence, il est plus prudent de ne pas essayer.

Chez le pape non plus, on n'entre pas comme au moulin. Mais la Résidence a bien voulu se charger des pourparlers ; ils ont abouti sans trop de peine. Le pape sera chez lui quand je me présenterai.

Au jour dit, une voiture de la Résidence vient me prendre. J'ai pour compagnon M. Groslier, un des fonctionnaires du protectorat les mieux instruits des choses cam-

bodgiennes. C'est lui qui me fait les honneurs de Pnom-Penh. On nous a donné pour la circonstance un interprète cambodgien qui s'exprime assez couramment en français.

Pendant que nous traversons l'étrange agglomération de maisons européennes, de compartiments chinois et de masures indigènes qui constitue la capitale du royaume kmer, nous parlons du personnage auquel nous allons faire visite. M. Groslier m'a déjà donné une idée de son importance. Les Cambodgiens l'appellent Louc-Krou-Sdach, le Maître-Roi. Le titre de pape des bonzes, sous lequel les Français le désignent couramment, n'implique nulle ironie. Il est le chef religieux d'un des peuples les plus dévots qui soient au monde. L'Annamite est un parfait sceptique, capable de passer avec une égale indifférence du bouddhisme au christianisme ; le Cambodgien, au contraire, est profondément attaché à ses croyances, à ses rites, au clergé qui en est le gardien. Le dernier des bonzes est universellement respecté. Pour le pape, le respect va jusqu'à la vénération. Les fidèles qu'il a sous son obédience ne se comptent pas par millions : douze cent mille à peu près, y compris ceux de Cochinchine ; mais ces douze cent mille lui obéissent comme un seul homme.

L'interprète cambodgien ajoute quelques détails. Pour ses compatriotes, le pape n'est pas seulement un saint. Dirai-je qu'il est aussi un savant ; ce n'est pas assez. Il possède la science, toute la science. Il connaît le passé, il sait le présent, il voit l'avenir. Il représente à lui seul l'équivalent des cinq sections de notre Institut, renforcées de quelques astrologues et tireuses de cartes expertes en l'interprétation des tarots. Aussi rien d'important ne se décide sans qu'on ait pris conseil de sa sagesse. Le roi ne manque jamais de le consulter, et s'en trouve toujours bien. Vienne, par exemple, une rébellion, le pape est aussitôt avisé. Il observe les signes, fait ses calculs et prononce. S'il a jugé que l'affaire est grave, on a recours aux grands moyens de répression. S'il la déclare insignifiante, on ne s'en soucie pas davantage ; et la révolte, laissée à elle-même, s'éteint comme un feu de paille.

Il parle avec un demi-sourire, l'interprète cambodgien. En apprenant notre langue, il s'est frotté à nos idées. Si on le poussait, il ferait volontiers l'esprit fort ; mais, au fond, il y croit comme les autres, à la science et à la prescience infaillibles du pape. Je suis sûr qu'il paierait cher une consultation particulière.

La voiture s'arrête : nous sommes arrivés. Le Vatican de Pnom-Penh est un grand enclos malpropre où s'entassent sans le moindre souci de la symétrie ou de l'alignement quantité de cabanes en paillottes, plantées sur leurs pilotis de bambous. Il y a bien là six cents bonzes de tout âge, dont le pape en personne dirige les études. Le pagne jaune, qui est l'insigne distinctif de la corporation, jeté négligemment sur l'épaule ou roulé en écharpe, laisse à nu les bras et le torse ; le *sampol*[1] noué à la ceinture s'arrête en haut des cuisses. Les formes sont robustes et pleines. Pour des hommes auxquels la règle monastique ne permet qu'un repas par jour, ils ont l'air assez bien portants. Rien d'ascétique, non plus, dans l'expression du visage, qui est sans malice et ne laisse pas entrevoir de tréfonds mystérieux. L'état d'âme de ces grands diables ne doit pas être beaucoup plus compliqué que leur costume. J'imagine qu'il n'y a pas souvent de tempêtes sous leur crâne rasé.

La maison du pape est un peu moins primitive que les autres. Elle est bâtie en pierres et en briques, couverte en tuiles. On y accède par un escabeau mobile, qui tient lieu de perron et d'escalier monumental. Nous entrons dans une chambre basse, très spacieuse. Un autel dans une encoignure ; au fond, une étagère où reposent quelques manuscrits en langue sacrée, une pendule de fabrication européenne, deux ou trois coffres, des nattes jetées çà et et là sur le plancher, c'est tout l'ameublement. Une petite estrade garnie de nattes sert de trône au pape ; vis-à-vis, deux fauteuils en bois ont été disposés à notre intention.

Le pape s'avance à notre rencontre et nous tend la main. C'est un vieillard de taille moyenne, sec plutôt que maigre. Le corps nu jusqu'à la ceinture a des tons mats de vieil ivoire ; l'allure est souple, presque jeune. La tête est rase, le visage glabre, à peine ridé, le nez un peu large, le front bien fait, la bouche déformée, avec des dents rares, noircies par le bétel ; les yeux, très légèrement retroussés aux coins, sont clairs et bien vivants. Aucune recherche d'attitude, aucune pose, mais une dignité tranquille qui va bien avec la simplicité du décor et du costume.

Nous prenons place. Le pape s'installe sur sa natte, les jambes repliées. Les autres bonzes, personnages muets, sont à genoux en ordre dispersé. Notre interprète s'agenouille comme les autres, joint les mains et s'incline profondément, presque à toucher le sol avec son visage. Chaque fois qu'il s'adresse à notre hôte pour lui traduire nos paroles, il répète le même geste d'adoration.

Le pape a près de lui sa boîte à bétel, avec la provision de feuilles vertes, de chaux éteinte et de noix d'arec. Il n'interrompt sa mastication que pour laisser tomber dans un petit bassin un jet de salive sanguinolente. Je tremble qu'il ne nous offre une chique de bétel. Heureusement, le cérémonial d'hospitalité ne va pas jusque-là. On se contente de nous présenter des cigares, qui se trouvent être passables. De mon côté je fais hommage à Sa Sainteté cambodgienne d'une boîte de *puros* javanais, qu'elle accepte avec une satisfaction visible. La règle d'abstinence ne s'étend ni au bétel ni au tabac.

Ces présents royaux échangés, la conversation commence. Elle ne languit pas, bien qu'il nous faille recourir pour nous comprendre à l'intermédiaire de l'interprète. J'en ai eu beaucoup de plus directes qui m'ont paru moins intéressantes.

D'abord, les présentations. Nous déclinons nos noms et qualités, l'objet de notre visite. De passage à Pnom-Penh, j'ai tenu à venir saluer le pape des bonzes, attiré que j'étais par sa réputation de savoir et de sainteté. Il me remercie et me souhaite, ainsi qu'à mon compagnon, longue vie, bonne santé et toute sorte de prospérités. Il veut savoir notre âge, si nous sommes mariés, si nous avons des enfants et combien. Après quoi, il nous parle volontiers de lui-même : il a soixante et onze ans, il se porte bien, il ne se rappelle pas avoir jamais été malade. Il est en effet remarquablement conservé, sans la moindre apparence de décrépitude.

Je lui demande s'il a quelquefois voyagé. — Certes ! Il voyage même encore, mais seulement à l'intérieur du Cambodge et dans l'intérêt de sa santé. Il éprouve, de temps en temps, le besoin de changer d'air. Dans sa jeunesse, il a passé vingt ans à Bangkok. C'est là qu'il a fait ses études, comme il était d'usage au temps où le Cambodge était un satellite de son puissant voisin. Ses rois envoyaient à la cour de Siam des présents de vassalité ou même venaient rendre hommage en personne. Le protectorat français les a délivrés de cette sujétion. Grâce au pape des bonzes, le pays kmer a recouvré son autonomie religieuse aussi bien que son indépendance politique : comme il possède la science sacrée, il peut la dispenser aux étudiants cambodgiens : plus n'est besoin d'aller la puiser à des sources étrangères. J'ai devant moi non seulement le chef et le docteur, mais le fondateur d'une église bouddhiste autocéphale.

Le Cambodge s'est-il tant que cela détaché de l'influence siamoise ? Je n'en suis pas convaincu, Tout ce que j'ai vu depuis quelques jours me ferait plutôt croire le contraire. Mais je ne vais pas, vous pensez bien, m'aviser de discuter les opinions pontificales. Même aujourd'hui, et à distance, j'aurais peur d'en gâter, par trop de commentaires, la savoureuse originalité.

Puisqu'il est question de voyages, nous essayons insidieusement de faire admirer à notre interlocuteur, dans une de ses manifestations les plus frappantes, la puissance de la civilisation occidentale : nous parlons chemins de fer, bateaux à vapeur. Nous citons le nouveau paquebot des Messageries Maritimes, *l'Ernest-Simons*, qui vient, pour ses débuts, de franchir en vingt-trois jours les 7.265 miles qui séparent Marseille de Saïgon. Avec mousson favorable, il fera le trajet en vingt jours.

— Vingt jours !... Quelle différence avec les sampans cambodgiens auxquels il faut quinze jours, presque le même temps, pour aller de Pnom-Penh à Saïgon !

— Mais, observe le pape, si les voyages se font maintenant avec plus de rapidité qu'autrefois, cela tient-il à une augmentation de vitesse ? N'est-ce pas plutôt que les terres se sont rapprochées.

Nous nous regardons, mon compagnon et moi, un peu abasourdis. Puis, très sérieusement, nous nous évertuons à lui faire comprendre qu'il va chercher bien loin une explication bien simple, que les vitesses ont réellement augmenté, parce qu'on a créé des moyens de locomotion plus puissants, auxquels s'ajoutent sans cesse des perfectionnements nouveaux.

Mais lui n'en démord pas :

— Quand j'étais jeune et que j'allais à Oudong, je partais le jour et je revenais le lendemain ; à présent, avec nos mêmes barques du pays, l'aller et le retour ne me prennent qu'une journée : il faut donc bien que la distance ait diminué.

L'argument est sans réplique. A quoi bon insister, d'ailleurs ? Il a son siège fait, le vieux théologien : il a dû lire quelque chose comme cela dans les çatras. Nous ne changerons pas sa conception de la physique du globe. Les bonzes, toujours agenouillés, qui écoutent avec recueillement, ne laissent paraître aucune impression sur leur masque immobile ; tout de même, ils doivent trouver que le maître vient de nous donner une fameuse leçon.

Maintenant que j'ai une idée de ses théories géographiques, je voudrais essayer de savoir ce qu'il pense de l'occupation française. Le sujet est délicat ; une question trop directe le mettrait en défiance. J'ai recours à une de ces transitions savantes qu'on m'a enseignées en rhétorique : « Il a encore devant lui de longues années d'existence ; il vivra assez, je l'espère, pour voir au Cambodge de belles routes et des chemins de fer. » La manœuvre d'aiguillage réussit mieux que je ne l'aurais espéré. Je l'ai mis sur la voie, le voilà parti. Il accepte gaiement le pronostic. « Pnom-Penh s'est déjà transformé ; on a desséché des marais, construit de beaux édifices ; la ville a été embellie, assainie, enrichie. Elle n'a qu'à se louer des Français. *Les Français protègent les Cambodgiens, et les Cambodgiens protègent les Français.* Tout va bien ainsi. Il n'y a qu'à continuer, et dans dix ans tout le Cambodge sera devenu un royaume prospère. Mais il faut pour cela qu'on ne change pas, qu'on ne trouble pas les bons rapports établis entre les deux nations, qu'on maintienne ce qui existe aujourd'hui. » Il est clair que la politique présente du protectorat lui agrée parfaitement ; il lui déplairait fort qu'elle fût modifiée.

Au Cambodge, on sait très bien ce que cela veut dire. Mais tout le monde n'est pas allé au Cambodge. Je suis forcé d'ouvrir ici une courte parenthèse. La convention de 1884, imposée au roi Norodom par M. Charles Thomson, alors gouverneur de la Cochinchine, introduisait de profondes réformes dans l'organisation sociale du pays ; surtout elle instituait un protectorat très effectif. Norodom parut se soumettre, mais une insurrection éclata. La répression fut longue et difficile. Pour parvenir à une pacification, l'autorité française consentit à un remaniement du traité ; si atténuées qu'en fussent les clauses, elle n'en exigea plus la stricte exécution. Depuis lors, l'action que nous exerçons au Cambodge s'est trouvée réduite, je ne dis pas à rien, mais à fort peu de chose. Nous n'intervenons plus dans l'administration intérieure du royaume, nous disposons seulement d'une partie de son budget pour l'entretien de nos services et l'exécution de quelques travaux. Quant au reste, le roi, les princes, les ministres, les mandarins font leurs petites affaires exactement comme si nous n'étions pas là.

Comment l'oligarchie cambodgienne interprète notre système de condescendance, le pape des bonzes l'a dit en toute simplicité : « Les Français protègent les Cambodgiens, et les Cambodgiens protègent les Français. » La formule est d'une clarté parfaite. C'est du protectorat s'il en fut jamais, du protectorat en partie double, de puissance à puissance, sur pied de réciprocité.

Le Maître-Roi m'a honoré de ses confidences : il faut bien que je lui réponde. Je ne me soucie pas de lui exposer mes vues sur le gouvernement du Cambodge. Je ne peux pas, non plus, lui promettre le maintien du régime en vigueur. Je me tire d'affaire avec des généralités peu compromettantes : « Le gouvernement français n'a que des sentiments de bienveillance pour le Cambodge et pour les Cambodgiens. Il désire que les gens soient paisibles et heureux, que les cultures s'étendent, que le pays s'améliore et s'enrichisse. Le pape des bonzes, si puissant sur l'esprit de ses compatriotes, peut beaucoup par ses conseils pour les amener à se prêter aux bonnes intentions de la France ». — Il me dit qu'il ne demande pas mieux.

Je ne suis pas là pour satisfaire une curiosité de touriste. Ma démarche a surtout pour objet de disposer le chef du clergé cambodgien en faveur de l'œuvre scolaire que nous allons entreprendre en ce pays. Si je réussis, je n'aurai pas perdu mon temps ; si j'échoue, il n'y aura pas grand mal. Je lui annonce donc que le gouvernement français,

1. Le *sampol* est une pièce d'étoffe qui tient lieu de culotte dans le costume siamois et cambodgien.

ns sa sollicitude, m'a envoyé tout exprès de Paris pour l'occuper des jeunes Cambodgiens. Il n'est pas question e les soustraire à l'éducation des bonzes, mais de les ecevoir de leurs mains; de leur enseigner le français rès qu'ils auront appris à lire et à écrire la langue kmer.

— Très sincèrement, cette concession me semble indispenable. Je suis persuadé que nous n'arriverons à rien si nous oulons entrer en concurrence avec les bonzes. Si, au ntraire, nous parvenons à les mettre de moitié dans notre u, le succès est certain.

Le pape paraît satisfait. Il me déclare que, dans ces nditions, il nous est tout acquis.

— Mais, reprend-il non sans malice, comment enseigner français dans tout le Cambodge, alors que vous n'y avez u'une école, celle de Pnom-Penh ?

— Qu'à cela ne tienne: nous en ferons d'autres, surtout nous pouvons compter sur votre concours.

C'est chose convenue. Dès que des écoles auront été ouertes dans les résidences des provinces, il donnera des structions aux bonzes pour qu'on y envoie les enfants. eulement il serait bon de leur apprendre aussi, en plus français, les autres idiomes en usage dans l'Indo-Chine: chinois, le malais, le siamois.— Il est clair, que pour i, le français n'est qu'une langue étrangère comme les tres, à enseigner sur le même rang et au même titre. nous serrions la question de trop près, nous aurions elque peine à nous entendre: j'aime mieux ne pas inster, et me contenter des bonnes assurances que j'ai obtenues.

Sont-elles bien sincères ? Il y a des sceptiques à Pnomenh. On me raconte, que dans une des provinces de Cochinchine où les Cambodgiens sont nombreux, les autorités oulant attirer leurs enfants dans nos écoles, se sont dressées aux bonzes: les bonzes en ont référé au pape, i a répondu par un veto formel. — Plus tard, j'ai vérifié fait sur place: l'histoire n'était pas exacte. Non seulement les bonzes n'ont pas détourné les enfants de l'école ançaise, mais encore ils y sont allés eux-mêmes. Malheusement, l'administrateur qui avait institué des cours éciaux à l'usage des Cambodgiens a été remplacé par un tre, qui a jugé bon de les supprimer. Les bonzes n'y t rien compris, mais ce n'est vraiment pas leur faute.

Le pape est sorti de l'enquête blanc comme neige, à ma ande satisfaction: je n'aimerais pas qu'il se fût posé jà en adversaire déclaré de notre enseignement. Et puis, urais éprouvé une déception à le prendre en flagrant lit de duplicité. Il m'avait laissé une tout autre impression.

Certes, cet homme-là n'est pas des nôtres. Il est proable qu'il ne nous aime guère, et il est sûr qu'il ne nous mprend pas du tout. Il n'a peut-être pas avec nous une ée commune. Son cerveau de moine asiatique est meublé un fatras de croyances extravagantes et de superstitions fantines. Mais toute sa longue existence s'est passée dans tude de ce qu'il croit le bien. En partant, j'ai serré avec spect la vieille main ridée qu'il a mise dans la mienne.

MAURICE WAHL.

VARIÉTÉS

PAUL ET VIRGINIE

Du *Gaulois* :

On vient de terminer au Jardin des Plantes les travaux restauration de la rotonde du palais des singes.

Les habitués du jardin peuvent donc, désormais, assister spectacle que leur offrent les pensionnaires turbulents hargneux de M. Milne-Edwards, spectacle dont ils aient privés depuis quelque temps.

Nous sommes allés rendre visite à Paul et Virginie, le uple d'orangs-outangs que madame Sarah Bernhardt a ert, il y a environ un mois, à la ménagerie du Muséum. us les avons rencontrés au moment où ils faisaient ur sieste habituelle.

Paul était couché sur l'épaisse litière de paille d'orge, musant avec une paille qu'il tenait entre ses dents. rginie, plus gourmande que son compagnon, était en in de grignoter le restant d'une côtelette de mouton.

Les deux nouveaux pensionnaires du Jardin des Plantes portent à merveille. Lors de leur entrée au Jardin, leur nu ne se composait que de riz, de lait, de fruits délis et autres friandises; mais depuis quelque temps, on leur sert tous les jours de la viande cuite, soit en beefteack, côtelette, poulet et même du lapin, qu'ils dévorent avec délices. Ils ne dédaignent pas davantage les vins de toutes espèces.

***

UNE DESCENTE DES ANGLAIS EN FRANCE

(5 octobre 1746)

De *la Gazette de France* :

Il y avait alors six ans que durait la guerre dite de la Succession d'Autriche, la victoire de Fontenoy (voir 11 mai 1745) et le génie de Maurice de Saxe nous avaient assuré le succès en Flandre, mais la perfidie du duc de Savoie nous avait attiré en Italie des désastres comme la défaite de Plaisance (voir 16 juin 1746), et nos propres côtes n'étaient pas à l'abri de l'incursion des Anglais.

Le 5 octobre, en effet, au matin, une escadre anglaise forte de vingt voiles apparut subitement en vue des côtes de Bretagne, et s'approchant du littoral qu'elle trouva entièrement dégarni, elle y débarqua sans rencontrer le moindre obstacle un corps d'armée d'environ 5.000 hommes qui, toujours sans rien trouver devant lui, s'avança jusqu'aux portes de Lorient. Le commandant de ce port, pris entièrement au dépourvu, allait se voir sur le point d'être obligé de capituler et de livrer aux Anglais toutes les richesses, les marchandises et le matériel entier de la Compagnie des Indes, dont Lorient était le siège et contenait tous les magasins.

Heureusement, la haine de l'Anglais est vivace en Bretagne; à l'annonce du danger, les milices du pays se levèrent, accoururent rapidement, bien que dans l'état d'armement le plus incomplet, et aidées de bandes de paysans munis de fourches, se mirent en devoir de résister aux envahisseurs. Elles n'avaient, toutefois, que bien peu de chances de succès devant une force nombreuse et bien organisée, lorsque le ciel sembla venir à leur secours; le vent fraîchit et le temps devint assez menaçant pour que le commandant de l'escadre, inquiet de la sécurité de ses navires, fit savoir au chef de la troupe envahissante qu'il allait être obligé de prendre le large, et celui-ci, redoutant de se voir abandonné en terre ennemie, se hâta de rembarquer son monde, n'emportant, pour tout fruit de sa conquête, que des vaches, des oies et des dindons.

Le mal était petit, mais l'effet moral était grand, car si ce coup de main manqué avait montré d'une part le patriotisme des populations bretonnes, il montrait de l'autre que l'absence ou l'insuffisance des troupes régulières laissait nos côtes exposées à des débarquements auxquels la tempête complaisante pouvait ne pas toujours venir mettre fin si heureusement, et qu'il y avait là matière à d'inquiétantes préoccupations.

Une victoire vint à point y apporter une diversion, ce fut celle de Raucoux, que le maréchal de Saxe remporta en Belgique six jours après (11 octobre), et qui lui valut cette lettre de Piron : « Vous êtes sans contredit, Monseigneur, le Maréchal de France le plus édifiant que nous ayons; vous êtes envoyé du ciel pour notre salut spirituel et temporel, car, depuis que vous avez l'épée et le bâton à la main, les *Te Deum* ne finissent pas, je trouve à Notre-Dame mille gens que je n'avais jamais vus à la messe et que je ne connaissais jusqu'ici que par leur assiduité à l'Opéra. »

***

A propos du baron Larrey, M. Henry Lapauze rappelle dans *le Gaulois*, que ce fut le célèbre chirurgien qui connut le premier la maladie dont mourut, après en avoir longtemps souffert, Napoléon III.

C'était, dit-il, en 1865. L'empereur venait de terminer une cure à Plombières et il se trouvait, le 15 août, au camp de Châlons, où l'impératrice devait le rejoindre. Il avait été convenu que, presque incognito, les souverains iraient en excursion à Arenenberg, sur les bords du lac de Constance, où Napoléon III n'était pas retourné depuis la mort de sa mère, la reine Hortense.

Ce fut à ce moment que se manifestèrent les premiers symptômes de la maladie de l'empereur. Voici dans quelles circonstances le baron Larrey en fut informé :

Un matin — l'impératrice n'était pas encore à Châlons — le baron Larrey vit arriver, vers sept heures, Léon, le vieux valet de chambre de l'empereur :

— Il est indispensable que vous vous rendiez sur-le-champ auprès de Sa Majesté, lui dit-il.

Un quart d'heure après, le baron Larrey, alors médecin en chef des armées, était auprès de l'Empereur, Napoléon III était couché et il avait un peu de fièvre.

— J'ai passé une nuit très pénible, mon cher Larrey, lui dit-il.

Et comme le chirurgien exprimait son regret de n'avoir pas été appelé plus tôt, l'empereur répondit qu'il n'avait pas voulu le déranger. Puis il lui fit le récit de ses souffrances, disant par où elles se manifestaient, et expliquant exactement le processus de la maladie.

Le docteur Larrey, effrayé, nsista auprès de l'empereur pour qu'il renouvelât ses déclarations. Hélas ! le mal était bien celui que, du premier coup, le baron Larrey venait, *in petto*, de diagnostiquer. Il n'hésita pas à informer l'empereur qu'un seul remède était applicable, et ce remède c'était une opération chirurgicale. Il fallait briser la pierre.

Napoléon III se récria :

— Nous en reparlerons plus tard, dit-il, mais en attendant je vous demande de ne rien révéler à quiconque de mon état, pas même et surtout à l'impératrice.

On sait comment, quelques années plus tard, le diagnostic du baron Larrey se trouvait confirmé par une consultation de médecins à laquelle avaient pris part les docteurs Nélaton, Ricord, Fauvel, Corvisart et Germain Sée.

***

PIANISTES ET CHANTEURS

Du *Journal des Débats* :

De tous les virtuoses contemporains, c'est M. Paderewsky qui touche les honoraires les plus élevés : il vient de recevoir un cachet de 35.000 francs pour une seule audition à Chicago. Son dernier concert à Londres lui a rapporté plus de 25.000 francs. Enfin il vient de signer un engagement pour l'Amérique : il donnera cent concerts et recevra 1.250.000 francs.

Les auditions d'artistes dans une réunion privée constituent en Angleterre, pour certains artistes, une source d'abondants revenus : seul, M. Jean de Reszké dédaigne de se produire dans les salons. Dernièrement encore, il a refusé 18.000 francs pour deux chansons. Madame Melba, par contre, est très demandée et accepte toujours! Elle a touché dernièrement 6.250 francs pour une soirée. M. Plançon reçoit 3.000 francs, M. Édouard de Reszké exige jusqu'à 8.000 francs pour trois chansons : il a gagné de ce chef, l'année dernière, 250.000 francs.

***

TANANARIVE

On lit dans le *Figaro* :

Ville curieuse, étrange, unique, fouillis presque inextricables de constructions à prétentions imposantes et de cases infectes, collées les unes aux autres, sans symétrie, sans alignement; pas de rues, des sentiers escarpés à faire hésiter des chèvres et souvent trop étroites pour que deux hommes puissent y passer de front, ou des lits de torrents pavés de rochers énormes; une population de cent mille âmes, insousciante, indolente et paresseuse, hommes, femmes, enfants, tous drapés dans leur lamba blanc, — triomphe de l'industrie cotonnière américaine, — solennels comme des sénateurs romains, grouillant dans une promiscuité presque bestiale et procréant avec une fécondité de cobayes, mélange de toutes les races asiatiques ou africaines à dérouter l'ethnographe le plus perspicace, des cheveux lisses sur des faces noires et des cheveux crépus sur des têtes de Malais, des nez aquilins et des yeux bridés, des hommes jaunes, des femmes noires et des enfants presque blancs, résultat de croisements mystérieux, d'accouplements tellement fortuits, que l'on ne se préoccupe jamais de savoir quel est le père d'un enfant.

Je demandais un jour de qui étaient nés le fils et la fille de la princesse Rasendranora, sœur de la reine, mariée trois fois.

— On ne sait pas, monsieur, me répondit mon interlocuteur.

***

De *la République française* :

M. Chauvière, député, dans une lettre ouverte au Conseil municipal, attire l'attention de ses « vieux amis » les conseillers sur les agissements des concierges d'écoles